

Votre manteau mouillé (extrait)

Par Jorge Fajardo

Traduit de l'espagnol par l'auteur

Maman!...

Qui avez-vous appelé avant de mourir, maman?

...

Mon frère m'a dit hier soir au téléphone, dans cet appel si simple, si irréversible, sans recours, que vous étiez morte la nuit d'avant. Mardi dans la nuit. Peut-être à l'heure où je regardais ce film de merde, « L'Année des méduses », ou peut-être plus tard, au moment où je fornicais par tristesse. Mes deux sœurs et deux de mes frères étaient à votre chevet. Mon frère cadet et moi étions les manquants. Ce sont toujours les absents qui manquent.

...

J'ai dormi, et je ne me souviens pas avoir rêvé. Seulement, lorsque je me suis lavé les mains, j'ai eu peur de l'obscurité. J'ai évité d'être seul, maman, ces jours-ci, de peur que vous ne m'apparaissiez.

Mon frère m'a dit : « Je t'ai téléphoné il y a un moment, et personne ne répondait. » Je lui ai dit : « Oui, c'est que je viens tout juste d'arriver. » « Ah, bon. »

Je savais qu'il allait me dire que vous étiez morte, maman.

Mais pourquoi est-ce que je vous parle, pourquoi est-ce que je m'adresse à vous, puisque vous ne recevrez jamais mes mots? Vous n'êtes pas dans un autre monde, maman. Vous n'êtes déjà plus. Vous n'êtes pas. Vous avez cessé d'exister. Vous nous avez laissés. Vous avez quitté ce monde pour toujours, votre âme s'est échappée de votre corps, vous avez exhalé votre âme, vous avez traversé le seuil de la mort, vous êtes revenue à votre ancienne demeure, vous avez rendu le dernier soupir, vous avez rendu l'âme, vous êtes descendue au royaume de l'ombre, l'Heure a sonné, vous avez trouvé le Repos éternel, vous avez entrepris le grand Voyage, le Voyage sans retour, vous êtes passée sur l'autre rive, vous avez trépassé, vous avez péri, la Parque vous a enlevée, vous êtes descendue en Enfer, vous vous en êtes allée, vous avez succombé, vous êtes décédée, vous avez expiré, vous avez disparu de ce monde, vous vous êtes éteinte, vous vous êtes consumée, vous êtes partie, vous vous êtes endormie pour toujours, vous nous avez abandonnés, vous êtes partie seule, vous vous êtes envolée vers le Seigneur, vous avez fermé la porte, vous vous êtes perdue dans le brouillard, vous avez ramassé vos outils, vous avez rendu les clefs, vous avez tourné le coin, vous nous avez tourné le dos, vous êtes allées *ad patres*, vous avez fermé les paupières, vous avez fait votre dernière révérence, vous êtes partie sans billet de retour, vous avez mordu la poussière, vous êtes partie au pays de nulle part, vous vous êtes évanouie, vous avez disparu à un détour du chemin, vous vous êtes enfoncée dans le néant, vous êtes redevenue cendres, vous avez lâché les amarres, vous avez rendu votre âme au Seigneur, vous êtes allée sous les fleurs, vous vous êtes abritée au creux de la colline. Vous nous avez laissés. Vous nous avez laissés. Vous nous avez laissés. Vous nous avez laissés. Vous nous avez laissés.

...

Maman, vous ne m'entendez plus maintenant. Je le sais. Je vous écris comme ça. Regardez, j'ai le bout des doigts plein de larmes, je vais devoir me fabriquer de petits essuie-glaces pour essuyer toutes ces larmes de mes lunettes. Touchez, maman, de vos doigts morts mes favoris gorgés de larmes. À quoi me sert de vous dire que mes longs cheveux et mon cuir chevelu sont brûlants de tant de chagrin! Je marche le corps

secoué de sanglots dans ces rues tranquilles bordées d'arbres, parmi des enfants sains, des gens en bonne santé et bien éduqués, à travers des places et des parcs aux pelouses tellement impeccables qu'elles semblent dessinées. À cause de toutes ces larmes, je vois tout brouillé : les bassins et les fontaines, les arcades, les seaux à sable, les balançoires, les escarpolettes et les glissades où jouent tous ces enfants roses de bonne santé. Maman, je vois s'estomper, au-delà des vagues de mes larmes, les autos sport, les magasins où l'on vend des glaces, les vitrines des boutiques, les belles femmes dans leurs jupes d'été. Je vois une série de soleils qui rapetissent peu à peu à travers le prisme de mes larmes intarissables.

Revenez, maman. Revenez pour que cette fois-ci, j'ose vous caresser, même si j'en meurs de pudeur. Revenez, pour que je puisse vous acheter un petit chalet avec un jardin, que vous puissiez vous déplacer à plaisir parmi vos plantes avec un tuyau d'arrosage et un jet d'eau prêt à faire fuir quiconque oserait s'approcher de vous.

Prenons le train de nuit pour Valdivia, parcourons à nouveau les lieux de votre lune de miel, les petits hôtels, les barques, les jardins de lotus, la petite place où les caporaux cherchaient noise aux bonnes plutôt que de tuer les gens. Rappelez-moi les anecdotes de votre enfance, de votre jeunesse, de vos fiançailles, vos aventures avec vos frères que je commence déjà à oublier.

Peut-être là-bas, dans quelque restaurant de Valdivia, avez-vous pris entre vos mains le visage à moustache de mon père. Vous vous êtes enlacés par la taille, et mon père l'a accepté, parce que vous avez été plus rapide que lui et qu'à Valdivia, personne ne le connaissait. Et peut-être avez-vous même réussi à le faire danser. Vous aimiez tellement danser ! Vous dansiez comme une toupie et votre jupe se soulevait pendant que mon père faisait quelques pas de-ci de-là, raide comme un piquet. Et vous riiez, sachant très bien que dans le tournoiement de la danse, tous les désirs se réveillaient chez mon père. Vous aimiez tellement les tangos, parce qu'ils sont impétueux et romanesques !

Regardez comme je vous cherche, affolé parmi les rues décrépies, respirant un air empoisonné, marchant sur ce ciment scrofuleux. Je vois les particules meurtrières du plutonium, les scories fatales de BPC, les rayons cancérigènes que laisse passer la couche d'ozone rongée par le progrès insensé. Je cours, maman, sur cette écorce terrestre secouée par le tremblement des explosions nucléaires ; je vois dans la masse encéphalique de la gérontocratie qui nous gouverne les ulcères contaminés, mon regard esquive les trous informes de leurs bouches érodées par le mensonge et l'arrogance, et constate la prolifération du pus sur leurs langues de lézards. Leurs sentinelles armées étudient dans leurs universités génétiques comment nous tuer systématiquement et nous remplacer par de nouveaux Frankenstein créés dans leurs bouillons de haine scientifique. Ils pataugent dans la soupe chimique de leurs eaux, empoisonnent de mercure leurs poissons et les nôtres, inondent les prairies et les forêts pour faire de l'argent, rasent les montagnes, criblent de bruits lancinants la voûte sonore de la forêt vierge, font éclater à la bombe le corps prophétique des Indiens, poursuivent, tuent et écrasent leurs bébés, leurs vieux, leurs femmes, bouleversent le climat ; ils souillent les entrailles mêmes de la Nature, ils détraquent la structure intime de l'Espace.

...

Et survient le silence, les angles de ses lèvres et de ses dents en suspens. Tombent et montent mes mains vers le haut cherchant l'entrée du canyon. Glissent les plantes grimpantes à la surface de l'eau, maman. Vous vous êtes dégagée de la toile féconde de la Terre. Mes doigts s'ouvrent et s'emplissent lentement d'air. La terre caresse mes chevilles. On asperge le sentier de marguerites. J'éclate en mille arêtes de soleils, je vole jusqu'à l'explosion du silence, mes branches se redressent en craquant à peine, alouettes, perdrix, linottes, ramiers et merles... merles gros comme des dames aux manteaux de fourrure, coqs de roche, porcelaine cristalline, « petite japonaise », réverbère, lumière nocturne et un ivrogne égaré. Les fleurs de camomille se mangent et laissent une poudre jaune sur les doigts. L'infusion de pouliot ne vous sert plus à rien... Du « boldo » pour le foie, de l'ansérine pour... je ne me souviens pas, du romarin pour les chagrins. J'ouvre tout grand la gueule pour mordre dans le pain de sucre, et vous riez. Je me cache dans l'armoire (jamais le soleil n'a voyagé jusqu'à cette armoire de ténèbres, et c'est pourtant là que j'ai découvert les formes de ma cousine, en jouant à cache-cache). Vous vous frayez un chemin entre les lits, vous trébuchez contre les

vases de nuit, dans la pénombre des pièces... Vous criez! Poilue grattant de ses pattes aux larges griffes le ventre énorme de venin, l'araignée se décolle du mur. Ah maman, silence de charrettes, effondrement de jurons, cahotements mouillés, halo brouillé, arbres dantesques, fouettement de branches, vide subit, vent, paysage brisé par la foudre, tempête-présage, crachin aveugle...

« Cuando lejos de ti / Quiera penar el corazón / Violento su latir / Recordaré su reír / Su vibración que fue / Canto de amor / Himno de paz / Ya no habrá entonces dolor / Todo será felicidad / No, no, no / Que te digo un adiós / Estrellita del Sur / Porque pronto estaré / a tu lado otra vez / y de nuevo sentir / tu fragancia sutil / Campanas de bonanza / Repicaréis mi corazón »

ARRIÈRE!

Ne touchez pas à ma mère morte de vos doigts infectés de radioactivité! Laissez-lui les saules pleureurs et les ruisseaux, le site de Pichilemu avec la cabane qu'elle n'a jamais réussi à se construire, cet océan infini et subtil, les buissons chevelus, rouges de poussière, la détresse du vent, le ciel toujours bas et les chemins de terre s'éloignant jusqu'aux sanglots...

Le chaud territoire des sanglots. La brume entre les sourcils, les mains ouvertes de l'attente, la cendre dans les cheveux, l'ouïe tourmentée par les souvenirs, le nez rempli d'odeurs moites, le regard brisé, les coudes durs, le silence des temps, le dos atteint, les varices irrémédiables, le spectre de la faim hantant les murs.

ARRIÈRE!

Ne touchez pas à ma mère morte de vos doigts infectés de radioactivité! Laissez-lui les saules pleureurs et les ruisseaux, le site de Pichilemu avec la cabane qu'elle n'a jamais réussi à se construire, cet océan infini et subtil, les buissons chevelus, rouges de poussière, la détresse du vent, le ciel toujours bas et les chemins de terre s'éloignant jusqu'aux sanglots...

Votre maison s'est effondrée, maman, avec le dernier tremblement de terre. C'est-à-dire, deux pièces sont restées debout, après que le nuage de poussière se fut dissipé, et l'épouvante aussi. Vous y êtes revenue, et c'est là-bas que vous avez attrapé la pneumonie, et c'est là-bas que vos plaies se sont ouvertes.

Rambo, Reagan, Superman, le gangster, Bush père, Shultz, Speakes, Weinberger ingénieur de la mort.

C'est là-bas que vous êtes venue mourir, maman, dans cette maison aimée et détestée, dans cette chère maison qui vous a tuée, dans cette maison malade et inoubliable.

DANS UN ESPACE DONT LA STRUCTURE INTIME SERAIT LE TISSU MÊME DE LA MÉMOIRE... C'EST VERS CET ESPACE QUE NOUS DIRIGERIONS NOS PAS SI LES CONS NE DÉTRUISAIENT PAS SA DEMEURE – NOUS SOMMES CETTE DEMEURE – ... DANS CET ESPACE INEFFABLE ET POSSIBLE (OUI, POSSIBLE, MAMAN), NOUS NOUS RETROUVERIONS, JE SURMONTERAIS MA PUDEUR ET JE GUÉRIRAIS TOUTES VOS PLAIES, JE METTRAIS UN BAUME TOUT DOUX SUR TOUTES LES SOUFFRANCES ET JE FERAIS RECULER L'ARTÉRIOSCLÉROSE JUSQU'À SON POINT D'ÉCLOSION, LA PLAQUE D'ATHÉRÔME DISPARAÎTRAIT À LA DISPARITION DU DÉSORDRE DE L'INJUSTICE, DES TÉNÈBRES, DE LA FRUSTRATION, DE LA COMPULSION, DU RESENTIMENT, DE LA HAINE.

Biographie

Cinéaste, comédien et écrivain québécois d'origine chilienne, **Jorge Fajardo** filmait un documentaire sur l'île de Pâques pour le gouvernement de Salvador Allende lorsque celui-ci fut renversé dans le coup d'État orchestré par Pinochet en 1973. Contraint de fuir son pays, Jorge ne cessa jamais de créer, réalisant des œuvres cinématographiques régulièrement recensées (dont *Lettre à un ami*, documentaire sur le Dalai-lama), primées (notamment à Strasbourg et Locarno) et présentées dans des festivals internationaux (ainsi, son film *La visite* fut diffusé au Festival du nouveau cinéma (FNC) de Montréal). De surcroît, Jorge s'est illustré comme acteur (en particulier, dans *Les Noces de papier*, film de Michel Brault), comme scénariste et auteur de plusieurs textes littéraires publiés ou portés à la scène : nouvelles, récits, pièces de théâtre et poésie.